

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 75 (1930)
Heft: 8

Artikel: Manœuvres de division
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341307>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Manœuvres de division.

Nous avons peu parlé des manœuvres de la 2^e division en 1929. Nous attendions, pour pouvoir le faire plus congrûment, la publication de l'historique qu'il est d'usage que le directeur des manœuvres, en l'espèce le commandant du 1^{er} corps d'armée, colonel-cdt de corps Sarasin, adresse aux officiers supérieurs de la division intéressée.

Cette publication vient d'être faite. Elle permettra aux officiers supérieurs de la 2^e division qui fonctionneront comme arbitres, le mois prochain, aux manœuvres de la 1^{re}, ainsi qu'à ceux qui, sans mission officielle les suivront, de juger mieux des remarques que leur activité en 1929 a justifiées, et aux officiers de la 1^{re} division, qui vont entrer en ligne, de tirer profit des expériences de leurs camarades. Feuilletons donc l'historique que le commandant du 1^{er} corps d'armée a bien voulu mettre à notre disposition.

Constatons, préalablement, qu'il pose une question assez vivement débattue. Les uns préconisent une distinction catégorique entre les exercices de division, qualifiés de manœuvres, et les exercices de moindres détachements. Ils demandent que plus de liberté soit laissée aux chefs des partis, lorsqu'il s'agit d'exercices à double action, et qu'on évite, à cet effet, de cloisonner étroitement le terrain des manœuvres dans des limites arbitrairement découpées sur la carte ; que l'on se préoccupe moins de rouges et de bleus, et plutôt de la situation de notre territoire, soit des frontières d'où peut venir l'invasion. Les autres préfèrent une moindre latitude abandonnée aux chefs de partis, estimant plus utile d'exercer le commandement supérieur et ses sous-ordres aux exigences tactiques, aussi bien lors de manœuvres de division que lors d'exercices de brigades combinées.

Les manœuvres de la 2^e division ont répondu à cette seconde conception. Leur région, du reste plus ou moins imposée par la nécessité de réduire au strict minimum les transports de troupes par chemin de fer, a été celle que ciconscrivent, en amont d'Aarberg, l'Aar à l'Est, le canal de Hagneck au nord, et la partie méridionale du lac de Bienne à l'ouest. Au total, en chiffres arrondis, un terrain de contact entre belligérants, de 8 à 9 km. en largeur sur 8 à 9 en profondeur.

On retire plus spécialement deux impressions générales de la lecture de l'historique. L'une est que nous nous facilitons trop la tâche dans nos exercices du temps de paix, que nous sommes portés à nous imaginer les réalités de la guerre moins brutales, et la conduite des troupes placées dans ces réalités plus aisée qu'elles ne sont. De là, des dispositions insuffisamment réfléchies ou raisonnées, superficielles, dont le champ de bataille aurait tôt fait de trahir les lacunes. On aura beau multiplier le nombre et les interventions des arbitres, ils ne représenteront jamais l'émotion causée par la présence d'une balle dans les fusils et d'un obus dans les canons. C'est à quoi il importe de songer continuellement en cours d'exercice.

La seconde impression est que les chefs, quelle que soit d'ailleurs leur place dans la hiérarchie, omettent facilement la diversité des armes qu'ils ont à leur commandement, ainsi que leur obligation d'harmoniser leurs mouvements avec ceux de leurs voisins. Conséquences ? Une coordination imparfaite des moyens de combat, et une imparfaite liaison entre participants à une opération commune.

LA TACHE TROP FACILITÉE.

Récoltons quelques preuves à l'appui de la première impression.

Un corps de troupes et des unités de première ligne se sont installés pour la nuit, couverts par de faibles éléments à courte distance des cantonnements. Remarque :

Nous avons ici un exemple typique de ce qu'il ne faut pas faire, entasser une masse de monde directement en première ligne, à proximité immédiate d'un ennemi vainqueur et par conséquent entre-

prenant, sous la seule protection de gardes extérieures placées à 100 ou 200 m. des cantonnements.

Un régiment d'infanterie est dans une situation critique, suite de revers successifs. C'est le soir. Il se pourrait que le lendemain matin le chef du régiment se sentît contraint à battre en retraite. Il communique alors à ses commandants de bataillon, par téléphone, ses intentions pour ce lendemain : d'abord résistance, puis, si l'on est contraint à la retraite, se replier en diverses colonnes sur des localités désignées. Remarque :

Il (le régiment) a un besoin urgent d'être repris en main par son chef qui doit non indiquer par téléphone des *intentions*, mais donner un *ordre* clair, précis et énergique. Le combat en retraite, qui est, en somme, prévu par le commandant de régiment, est l'opération la plus difficile à effectuer par une troupe. Si l'on veut qu'elle ait chance de réussir, il faut l'ordonner de manière à ne laisser à chacun des subordonnés aucune doute sur le rôle qui lui incombe dans l'ensemble. Dans ces conditions, il est évident que des intentions communiquées par téléphone ne suffisent pas.

D'une manière générale, dans tous les corps de troupes, les chefs, remarque l'historique, n'ont pas l'air de se douter qu'ils sont dans une situation critique dont ils ne pourront sortir que par des décisions fermes. Chacun paraît résigné à subir le sort que l'ennemi voudra lui infliger.

De nouveau à proximité de l'ennemi, une compagnie s'installe pour manger sans se couvrir le moins du monde. Naturellement, elle est surprise et mise hors de combat.

Remarque relative à la couverture d'une artillerie :

Il n'est pas admissible qu'on pousse ses organes d'observation et de liaison d'artillerie dans une zone de terrain située à au moins 6 kilomètres en avant des éléments les plus avancés de sa propre infanterie et qui, d'après la situation connue, doit être sillonnée par des patrouilles ennemies. Il n'est guère admissible non plus, étant toujours donné la situation connue, qu'un groupe devra prendre position le lendemain sur un terrain qu'on ne tient pas, qu'on ne tiendra peut-être jamais.

Passons aux cyclistes et aux dragons. Eux aussi témoignent d'une ardeur qu'explique la sécurité des exercices du temps de paix, mais que le sentiment des exigences du champ de bataille conseillerait de réfréner. En tel lieu une compagnie de

cyclistes s'est avancée « très imprudemment » ; avant d'atteindre sa destination, elle aurait subi les pertes « les plus sévères » ; elle s'est déployée dans des « conditions très critiques », et « chose véritablement étonnante » l'expérience n'a servi à rien au corps de dragons qui la suivait, et « dont une grande partie est venue se jeter en formations serrées sous le feu des mitrailleuses ». Des colonnes de chevaux « se sont promenées sous les yeux des mitrailleurs ennemis avec un mépris vraiment cynique ».

A ces remarques, on pourrait en ajouter d'autres du même genre, qui toutes conduisent à cette même conclusion, que nombreux sont les officiers qui ne songent pas aux réalités de la guerre. Ils sont aux manœuvres, aucun projectile n'est à redouter, dès lors ils ne s'appliquent pas à préciser dans leur esprit les mesures qu'ils devraient adopter « si c'était sérieux ». A noter particulièrement que cette insuffisante réflexion risque de mettre des sous-ordres dans une situation critique, faute d'instructions fermes qui leur dictent la conduite à tenir.

On remarquera aussi que les exemples que nous avons glanés dans l'historique intéressent toutes les armes, fantassins, cyclistes, dragons, artilleurs. Aucune n'a le monopole de l'erreur ; toutes y participent, d'où cette observation générale qu'une même lacune de l'instruction règne sur toutes nos places d'armes, nous intéresse tous, à quelque formation que nous appartenions, et demande en conséquence à être corrigée partout.

MANQUE DE COORDINATION.

Un des effets principaux du défaut de coordination entre acteurs d'une opération commune est, lorsqu'il s'agit de voisins de combat, ou de laisser des brèches dans le front, ou d'entasser des troupes sur certains points, deux circonstances également dangereuses. Il arrivera que la faute remonte à tel chef supérieur qui a mal délimité les secteurs d'action de ses sous-ordres, mais aussi au fait que les sous-ordres ont négligé de se renseigner réciproquement, ou d'observer les

mouvements voisins pour y conformer au mieux de la situation générale leurs propres mouvements. A maintes reprises l'historique signale le manque d'entente entre des compagnies, entre des bataillons, voire entre des régiments. La conséquence est une aîle qui reste en l'air, ou un secteur abandonné par une troupe sans avertissement au voisin qui, tout à coup, se trouve surpris dans une situation critique dont il ne se tire que par l'absence de projectiles chez l'ennemi.

Quant aux entassements de troupes, le cas est fréquemment constaté. Tel bataillon a passé la nuit entassé dans telle localité ; telles colonnes voisines, au lieu de suivre des directions parallèles, convergent vers un même point et aboutissent au mélange de leurs unités. « Cet ordre, dira par exemple l'historique, à propos de la nécessité de régler le mouvement des colonnes, dénote un gros bon sens qui mérite d'être relevé parce qu'on ne le rencontre pas tous les jours dans notre armée, en ce sens qu'il se limite à une première phase de l'attaque. » L'historique insiste sur l'avantage qu'on retire à sérier les mouvements, à ne pas indiquer des objectifs de progression trop éloignés, mais à procéder par bonds ou de lignes en lignes du terrain. Cela est désirable, indispensable même dans des régions aussi couvertes et tourmentées que celles si fréquentes sur notre territoire. « De nouveau, nous voyons ici, dit l'historique, cette absence complète d'entente entre des camarades luttant côte à côte, qui est une des lacunes les plus graves de l'instruction de nos officiers supérieurs. »

La coordination laisse à désirer aussi entre armes placées sous un même commandement. Tel chef d'infanterie négligera, par exemple, de lier l'action de ses fantassins et de ses mitrailleurs. Mais ici, nous ne saurions mieux faire que de renvoyer le lecteur aux études du major Montfort sur les plans de feux, et, en ce qui concerne la liaison entre l'infanterie et l'artillerie, aux articles du major d' E. M. G. Dubois parus dans nos livraisons 6, 7 et 8 (juin, juillet et août) de 1928.

L'historique revient à maintes reprises sur la liaison des deux armes, et ses remarques corroborent, en citant des cas concrets, les observations du major Dubois. Nous avons encore de grands progrès à réaliser en ce domaine. On se complait

volontiers à signaler ceux qui ont été accomplis. Il n'est compte rendu de manœuvres de la presse quotidienne qui ne les célèbre. Mais comment veut-on que le journaliste rédacteur de ces comptes rendus puisse en juger ? Aucuns points de chute ne lui indiquent les objectifs des canonnières ; il affirme ses suppositions ; il présente à ses lecteurs, qui n'en demandent pas tant, qui ne demandent même pas autre chose, un tableau de bataille, celui que lui dépeint son imagination. Ce n'est pas au moment même, ce n'est pas même à l'heure de la critique finale que l'on est en mesure de prononcer sur des cas aussi compliqués. Il faut avoir pris connaissance des ordres donnés par les diverses instances agissantes et les avoir confrontés ; alors seulement on peut se permettre de juger et de conclure.

Feuilletons l'historique. Nous lisons :

Cet ordre est absolument clair, ce qui est déjà beaucoup, sauf sur un point qui est complètement passé sous silence : l'emploi que le commandant du régiment d'infanterie prévoit pour le groupe d'artillerie. Il aurait pourtant été incontestablement utile que les commandants de bataillon fussent renseignés à ce sujet avant leur départ. Du reste, ce groupe d'artillerie est-il encore à la disposition du régiment d'infanterie à cette heure-là ? C'est une question à laquelle il est embarrassant de répondre, vu le manque de clarté de l'ordre à cet égard.

Ailleurs :

Je dois constater que l'appui d'artillerie dont il est fait mention n'existe guère que dans l'imagination d'un bon cœur.

Ailleurs :

Il est surprenant de ne pas trouver dans cet ordre une seule mention de l'artillerie...

D'autre part :

L'ordre d'artillerie ne fait aucune allusion à l'organisation de la relativement grosse artillerie de brigade ; il ne précise pas la question si importante de la subordination et ne prescrit rien pour les liaisons infanterie-artillerie ; il se contente d'indiquer à chaque groupe les objectifs sur lesquels il doit préparer son tir.

Je veux bien croire que ce qui ne se trouve pas dans les ordres écrits a été ordonné dans des conversations entre les chefs intéressés, mais, si cela a été le cas, j'estime devoir insister sur le danger d'une pareille manière de faire. Pour toute chose importante, un ordre oral doit être confirmé par écrit, et un ordre écrit doit contenir le plan de combat de celui qui le donne, y compris ce qui a pu être déjà dit à l'un ou à l'autre.

Ailleurs :

L'artillerie étant beaucoup trop avancée et par conséquent exposée, pense, dès le lever du jour, beaucoup plus à quitter des positions impossibles à tenir qu'à appuyer son infanterie ; et, surtout, la collaboration de l'infanterie et de l'artillerie n'a pas été indiquée d'une façon rationnelle, parce que la subordination de l'artillerie n'a pas été indiquée d'une façon claire... On ne trouve aucun ordre précis... prescrivant un plan de feu et un plan de liaisons, qui étaient indispensables l'un et l'autre à une collaboration des deux armes. Si l'on veut que l'artillerie intervienne à temps et au bon endroit, il faut absolument que chaque batterie sache préalablement au profit de quelle troupe, et dans quelle zone son action primaire doit s'exercer et quelles sont les autres actions qu'on envisage pour elle.

Ailleurs :

Le plan de feu (d'artillerie) était beaucoup trop compliqué pour être exécutable ; plusieurs des groupes ont reçu simultanément des objectifs éventuels dont les directions formaient entre elles des angles dépassant 90°. Si l'on ajoute que la façon dont la subordination des groupes était indiquée prêtait à de multiples malentendus et que l'importance relative des différents objectifs donnés aux groupes n'avait pas été précisée, on arrive forcément à la conclusion que la collaboration de l'artillerie avec l'infanterie devenait essentiellement un jeu de hasard.

A ce propos je dois insister à nouveau sur un principe élémentaire, celui qu'une artillerie ne peut agir efficacement dans un secteur quelconque que si elle est subordonnée pour une certaine durée à l'infanterie qui combat dans ce secteur, si elle est intimement reliée à cette infanterie, de façon à apprendre d'elle ce qu'elle fait et ce qui lui arrive ; et si elle a pu organiser dans ce secteur une observation convenable.

Ailleurs :

Le régiment d'artillerie paraît avoir été rarement renseigné sur la situation, de façon à pouvoir agir utilement.

On pourrait multiplier les rappels de cas concrets qui démontrent combien large est encore la marge laissée à nos progrès. Reproduisons, avant d'en finir avec la question des liaisons entre infanterie et artillerie, les deux paragraphes suivants :

J'estime qu'on se fait, dans notre armée, une idée fausse de la signalisation par fusée. Ce procédé est justifié dans une défensive organisée, alors que chaque batterie connaît exactement quel barrage primaire lui incombe et que chaque élément de 1^{re} ligne d'infanterie sait quelle artillerie doit l'appuyer et comment elle le fera. Lorsque le front n'est ni stabilisé, ni même fixé, il ne peut s'agir pour notre

faible artillerie de tirer sur des objectifs choisis d'avance, qui ont 2 chances sur 3 de ne pas correspondre du tout à des objectifs importants pour l'infanterie. Il faut que notre artillerie réserve toutes ses possibilités pour agir sur les éléments ennemis les plus menaçants pour l'infanterie et l'emplacement de ces éléments ne peut être précisé que par les compagnies de première ligne. Il faut donc que les liaisons d'artillerie soient poussées en tout cas jusqu'aux bataillons. Il faut aussi que l'artillerie puisse observer le champ de bataille de l'infanterie et, à l'occasion, intervenir de façon utile de sa propre initiative.

... Il ne faut pas se bercer d'illusions ; malgré l'effort qu'ont fourni les trois groupes de régiment pour appuyer l'infanterie à laquelle ils étaient subordonnés, cet appui est resté bien maigre faute de moyens, et le renforcement fourni par le R. art. Id. 1 a été trop dispersé pour donner un résultat vraiment utile. Cette constatation à laquelle on arrive forcément, et qui ne fait du reste que corroborer ce qu'on voit dans toutes nos attaques suisses, doit nous amener à chercher un procédé mieux adapté à nos moyens. Avec notre artillerie, nous ne pouvons pas pousser sur tout le front notre infanterie en avant simultanément contre un ennemi qui se défend. Il faut donc y renoncer. Et alors on arrive presque forcément à l'idée des coups de boutoir successifs qu'on appuie par le plus d'artillerie possible, par conséquent de l'attaque divisée en phases successives exactement déterminées.

QUELQUES OBSERVATIONS SPÉCIALES.

A la veille des manœuvres de la 1^{re} division, il peut être utile de relever quelques observations relatives à des points spéciaux.

Transmissions. — Il arrive souvent, que faute d'attention prêtée au service des transmissions, ou pour quelque autre cause, les ordres prennent un temps infini pour franchir les échelons hiérarchiques. Un ordre d'opération de division a été signé à 17 h. 15 ; l'ordre de rassemblement de la brigade est daté de 23 h. ; celui du régiment, du lendemain à 1 heure ; et les ordres de rassemblement des bataillons sont partis entre 2 h. 30 et 3 h. Ainsi huit heures pour une transmission d'ordres peu compliqués.

La place du chef. — Il n'est pas toujours facile pour un chef d'être au lieu où il sera en mesure d'exercer le plus efficacement son commandement. Ce lieu doit lui permettre d'être informé le plus promptement que possible, et de prendre ses dispositions

et expédier ses ordres le plus promptement que possible aussi. « Quand une troupe marche à l'ennemi, dit l'historique, son chef doit être avec elle et voir par lui-même ce qui se passe. » Et plus loin : « Tant qu'une troupe marche à l'ennemi, ... les chefs doivent être en avant, se rendre compte par eux-mêmes de ce qui se passe, et être toujours prêts à intervenir directement. » « Les chefs supérieurs, dit-il encore à la même occasion, n'ont pas effectivement dirigé le combat, parce qu'ils se tenaient beaucoup trop en arrière dans des P. C. où ils ne voyaient ni n'entendaient rien, où ils attendaient des renseignements qui ne venaient pas, et d'où ils ne pouvaient exercer à peu près aucune influence ».

Le combat en retraite. — On a déjà rappelé, ci-dessus, les difficultés particulières du combat en retraite, « l'opération la plus difficile à effectuer par une troupe ». A ce propos, et commentant les dispositions arrêtées dans un cas de cette nature, l'historique fait observer que « dans le combat en retraite, la ligne sur laquelle on tient a beaucoup moins d'importance que la façon dont on y a organisé la résistance ».

En d'autres termes, il est beaucoup plus avantageux, une fois que l'on s'est décidé à céder le terrain qu'on occupait, de reculer carrément jusque sur un nouveau terrain que l'on a choisi et sur lequel on pourra se réorganiser, que de chercher à reprendre pied trop tôt sur un terrain défavorable et dans des conditions qui interdisent toute défensive coordonnée... Pourquoi se cramponner à un terrain sur lequel on sait qu'on ne pourra pas résister ? Pourquoi ne pas laisser là seulement des éléments légers en contact avec l'ennemi et ne pas replier le gros de ses forces ... sur une ligne générale plus favorable. »

Ce qui conduit à la question si délicate des avant-postes, traitée par le major Montfort.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

Ces observations sont formulées dans un dernier chapitre que nous reproduisons presque in-extenso en ce qui concerne les trois armes combattantes terrestres principales. Elles intéressent l'instruction donnée aux troupes de ces armes.

Infanterie. — Quelques unités, fatiguées, se sont relâchées dans des cas que l'historique mentionne. Il les commente :

Si notre discipline n'existe que pour la parade et pour le travail formel de la place d'exercice, elle ne vaut rien. S'il suffit qu'une troupe soit fatiguée pour que tout le monde se laisse aller, cette troupe n'est pas utilisable en campagne. Or le maintien de la discipline dépend uniquement de la volonté des commandants d'unité. Cette volonté doit s'affirmer d'autant plus fermement que les risques de relâchement existent davantage. Un chef digne de ce nom ne doit jamais faiblir ni vis-à-vis de soi-même, ni vis-à-vis de sa troupe surtout pas lorsqu'il est au combat. Si une accalmie momentanée intervient, les chefs doivent évidemment songer à accorder à leur troupe le répit dont elle a besoin, mais ils doivent auparavant avoir pris toutes les mesures nécessaires pour assurer leur unité contre une surprise.

A côté du manque d'énergie, dont ont malheureusement fait preuve trop de commandants d'unité et de chefs de section, je dois attirer l'attention sur l'obligation pour tout officier de se rendre compte à chaque moment de l'état de préparation au combat dans lequel doit se trouver sa troupe. Dans de nombreux cas on aurait pu laisser reposer la troupe après avoir assuré sa sécurité par des mesures appropriées ; on ne l'a pas fait et on a exigé des hommes un état de veille qui n'était nullement nécessaire. D'autres fois des compagnies entières se sont endormies en bloc, sans prendre les précautions les plus élémentaires, et se sont stupidement laissé surprendre. Dans chacun de ces cas, les chefs ont manqué de jugement dans leur façon d'apprécier la situation.

Une autre lacune grave de notre instruction provient du manque extraordinaire de curiosité de notre troupe, de nos officiers subalternes et même de nos capitaines.

On a pu voir à maintes reprises des compagnies arrêtées à quelques centaines de mètres de l'ennemi sans qu'aucun organe soit chargé de surveiller cet ennemi.

On a pu voir des compagnies et même des bataillons entiers passant en colonne de marche à petite distance d'une lisière de forêt sans que personne se préoccupe de savoir si ces bois sont vides d'ennemi ou occupés.

On a vu aussi qu'un secteur de bataillon était entièrement pris par l'ennemi sans que les troupes voisines s'en doutent le moins du monde.

Tout cela aurait pu être évité par des mesures très simples, employant très peu d'hommes ; quelques patrouilleurs ou quelques observateurs auraient suffi.

Au fond, on ne tient pas à savoir ce que fait l'ennemi ; aussi doit-on supporter les conséquences de son aveuglement.

Dans notre instruction on s'efforce de toute part de faire comprendre à nos officiers la nécessité d'un plan de combat clair et précis

adapté aux circonstances et au terrain. A cet égard, des progrès ont été réalisés, mais ils sont loin d'être suffisants. Dans la défensive organisée tranquillement le plan de feu de notre infanterie est, en général, assez bien compris, mais, dès qu'une position doit être occupée avec rapidité, les éléments de feu sont jetés n'importe où et les armes automatiques en particulier sont placées sans plan d'ensemble et de façon que leur efficacité est considérablement réduite, soit qu'elles soient trop exposées, soit que leur champ de tir soit trop limité. Nos officiers n'étudient pas avec assez de soin le terrain ; par suite ils ne tirent pas assez parti de ses avantages et surtout ils ne prennent pas les mesures qu'imposent ses désavantages.

Dans l'offensive les plans de combat de beaucoup de compagnies sont restés imprécis. On lance ses sections à l'attaque d'une façon schématique, en leur fixant des zones d'action au lieu de leur prescrire des objectifs et de leur donner des missions ; on n'utilise pas le terrain ; on n'organise pas avec l'attention voulue ses appuis de feu, de telle sorte que les éléments de feu tirent fréquemment partout ailleurs que là où ils le devraient.

Cavalerie. — La cavalerie a fait preuve pendant les manœuvres de beaucoup d'allant. C'est une qualité qu'il faut reconnaître car on n'a pas eu souvent l'occasion de la constater dans notre armée depuis longtemps.

Mais nos cavaliers doivent apprendre à ne pas confondre l'esprit d'entreprise avec la témérité aveugle et pour cela il faut qu'ils se perfectionnent encore à deux points de vue.

D'abord il est nécessaire qu'ils conçoivent plus clairement les nécessités de la sûreté soit au stationnement, soit surtout pendant le mouvement et le combat. La cavalerie est la plus vulnérable de toutes les armes ; elle a donc plus besoin que toute autre de se garder contre des surprises par le feu. Cela implique pour elle l'obligation de couvrir sa marche par des éléments de sûreté relativement forts et marchant à une distance relativement grande des gros de colonnes.

Une colonne de cavalerie ne se lance pas dans une forêt avant que ses éléments d'avant-garde l'aient traversée ; elle ne s'engage pas non plus dans une plaine complètement découverte avant que ses éléments avancés soient arrivés de l'autre côté.

En second lieu, nos cavaliers ont tout à apprendre en ce qui concerne l'exploration de combat. Comme les fantassins, ils sont trop peu curieux et ne se préoccupent pas du tout assez de savoir ce que fait l'ennemi devant eux et surtout sur leurs flancs. Dès qu'ils sont au contact et que l'exploration à cheval devient une impossibilité, ils ignorent complètement que l'on peut et que l'on doit faire de l'exploration à pied.

Nos cavaliers ont aussi de grands progrès à faire dans le sens des possibilités, qui doit leur apprendre à distinguer entre l'audace qu'ils doivent avoir et la témérité aveugle qu'ils doivent s'interdire, parce qu'elle ne peut conduire qu'au sacrifice parfaitement inutile.

Or, c'est une témérité aveugle que de manœuvrer à cheval sur un terrain découvert sous le feu d'armes automatiques même tirant à grande distance.

La cavalerie doit se persuader que si ses chevaux lui permettent

la manœuvre rapide, cette manœuvre cesse dès qu'elle arrive dans la zone des feux efficaces de l'ennemi ; à ce moment-là c'est le combat qui commence et le combat se mène à pied, suivant les principes du combat d'infanterie.

Enfin je voudrais aborder ici l'examen d'un principe, au sujet duquel je suis absolument d'accord avec le chef de l'arme : il faut se garder, dans la marche à l'ennemi, de multiplier trop les colonnes, parce qu'en le faisant on se rend la conduite beaucoup plus difficile.

En marchant, aussi longtemps que possible, en une colonne avec une couverture bien organisée en avant et sur les flancs, avec un chef à sa place, c'est-à-dire en avant, une cavalerie conserve une beaucoup plus grande liberté de manœuvre et tire ainsi parti de sa qualité essentielle.

Artillerie. — J'ai longuement traité au fur et à mesure de mon compte-rendu des manœuvres la question du commandement supérieur de l'artillerie. Ce qui me permet de me limiter à quelques observations concernant les groupes et les batteries.

J'ai du reste l'agréable devoir de reconnaître l'effort considérable et intelligent qui a été fourni par ces commandants d'artillerie pour se rendre aussi utiles que possible. Si ces efforts n'ont pas toujours été couronnés de succès, cela ne tient certainement pas à ces officiers, qui même souvent par leur initiative personnelle ont suppléé à des lacunes dont ils n'étaient nullement responsables.

D'accord avec le chef de l'arme, je dois pourtant insister sur la nécessité de prêter une plus grande attention aux liaisons dans l'intérieur des groupes et des batteries. Souvent on établit ses liaisons uniquement avec le téléphone et il arrive qu'aux batteries on ignore l'emplacement des P. C. de groupe et de batterie, ignorance qui peut avoir des conséquences graves.

En conclusion de son historique, le commandant du 1^{er} corps d'armée ajoute :

CONCLUSION.

« Mon rapport paraîtra probablement sévère à beaucoup, mais n'est-ce pas une obligation d'être sévère pour ceux qu'on est chargé de diriger, quand on a pour eux beaucoup d'ambition.

» Du reste, si j'ai dû signaler des erreurs, je tiens à relever en terminant les grandes qualités dont ont fait preuve dans leur ensemble toutes les troupes de la 2^e division et leurs chefs responsables.

» Partout on s'est donné de grand cœur à sa tâche, on a fourni de gros efforts dans un bon esprit et, s'il y a eu des défaillances locales regrettables, la discipline s'est maintenue en général bonne malgré les fatigues imposées à la troupe.

» D'autre part, les manœuvres ont certainement permis de constater un progrès dans l'instruction générale.

» Nous avons donc beaucoup de raisons d'être satisfaits, mais nous ne voulons pas nous contenter des résultats acquis, nous voulons

reconnaître nos erreurs et nos faiblesses, car nous avons l'ambition de progresser encore. C'est à ce progrès que j'ai voulu travailler et, connaissant comme je la connais, la 2^e division, je suis certain d'être compris. »

* * *

Les extraits qui viennent d'être empruntés à l'historique auront eu pour effet, sans doute, de lui donner un aspect encore plus sévère. Ils n'ont signalé que les lacunes et les erreurs. Telle une pièce de théâtre qui groupe, dans l'espace de trois heures, tous les actes de même nature de la vie entière d'un personnage. L'image, ou la thèse, en est rendue plus intensive.

Il faut se garder de voir dans un résumé de ce genre un motif de découragement, — au contraire. Retenir ce qui est bon est bien, mais corriger ce qui laisse à désirer est mieux.

